

complètement délogés de la crête, laissant 54 canons, 104 mortiers de tranchée, 124 mitrailleuses et 4,000 prisonniers; le total de leurs tués et blessés sur le front canadien n'est pas connu mais l'on sait qu'une division perdit 3,133 et une autre, 3,473 officiers et soldats.

Quand les nouvelles de la bataille parvinrent au grand quartier général allemand, le maréchal Hindenburg s'étonna fortement de la débâcle qui, comme disait le général Ludendorff, était une lourde défaite qui réduisait à néant tous les calculs. Un examen précis des causes fondamentales démontra que la résistance de l'artillerie allemande avait été lente et inadéquate durant les stages préparatoires et que les communications et les approvisionnements avaient été coupés sous le feu par suite de l'inaction des lourdes batteries de siège disponibles à Douai; on s'aperçut aussi qu'on aurait dû poster les divisions de contre-attaque plus près du front et qu'elles auraient dû intervenir dès la rupture de la ligne. Mais le général Ludendorff avait lui-même visité les troupes allemandes avant l'attaque et les avait trouvées prêtes au combat; il est aussi bien établi qu'elles firent tout leur possible pour exécuter tout ce qui devait leur assurer la possession de la crête, et d'après les constatations maintenant aux archives, quand on les étudie conjointement avec les développements de la bataille, que les commandants allemands et leurs états-majors, seniors et subalternes, avaient mal calculé non seulement l'immensité des préparatifs des Canadiens et la promptitude de leur attaque, mais aussi l'aptitude du corps canadien à passer si rapidement de l'assaut brusque et soutenu à la défense agressive et concertée.

Opinion contemporaine.—L'état-major français, dont l'opinion sur les plans avait été loin d'être rassurante, débordait de joie et revisitait le champ de bataille si familier afin de revoir et de bien se renseigner sur chaque phase et chaque incident. La presse française loua la valeur des troupes et reçut la Crête comme un cadeau de Pâques—cadeau dont le gouvernement français accusa l'acceptation en décembre, 1922, en offrant généreusement au peuple du Canada 250 acres du champ de bataille comme site d'un monument.

Les messages de félicitations reçus à cette époque témoignent de l'importance de cet exploit: du duc de Connaught; du gouverneur général du Canada—charge que le commandant du corps canadien devait remplir pendant cinq ans comme baron Byng de Vimy; du premier ministre du Canada qui exprimait la haute estime et la grande fierté que le peuple canadien avait du haut fait de ses forces; du gouverneur général de l'Australie qui envoya les félicitations du Commonwealth. Un message où il était dit que "La façon dont les opérations avaient été préparées et menées à bien faisait rejaillir le plus grand honneur sur les chefs, les états-majors et les troupes" fut également envoyé par le commandant en chef des armées britannique, en France, qui avait reçu lui-même de Sa Majesté le Roi un télégramme ainsi conçu:

"Tout l'Empire se réjouira à la nouvelle du succès d'hier. Le Canada sera fier que la prise si convoitée de la crête de Vimy soit échuë à ses troupes. Je vous félicite ainsi que tous ceux qui ont pris part à ce splendide exploit.

GEORGE, R.I."

Opérations subséquentes.—La trouée à Vimy, tout en produisant une crise pour l'Allemagne, ne devait pas rapporter aux Alliés les résultats stratégiques espérés; les grandes attaques des Français sur l'Aisne, qui commencèrent le 16 avril, aboutirent à un désastre et tout le reste de l'année les Britanniques furent de plus en plus accablés. Le corps canadien fut engagé à Arleux, Fresnoy, Avion, Lens, à la Côte 70 et à Passchendaele; il retourna ensuite occuper le secteur de Vimy et passa l'hiver